

C'est principalement, suggère l'auteur, le processus d'entrée dans la vie, à travers le système éducatif, qui est mis en difficulté par deux séries de changements situés respectivement en amont et en aval de ce processus. En amont, Marcel Gauchet analyse au travers de la question du désir «les conditions sociales et psychiques dans lesquelles les enfants sont attendus, conçus, procréés, mis au monde et les conditions sociales et psychiques dans lesquelles il revient à ces enfants de grandir, d'être éduqués, de devenir adulte et de s'inscrire dans la société».

En aval, l'auteur montre la dévalorisation du statut de l'adulte, perçu comme limitatif par rapport au nouvel idéal de l'individu, rester jeune. Rester jeune, c'est avant tout rester affranchi de déterminations aussi longtemps que possible, dans le cadre d'une vie longue, ouverte à plusieurs recommencements.

Marcel Gauchet est philosophe, directeur d'études à l'école des hautes études en sciences sociales et responsable de la rédaction de la revue «Le Débat» (Gallimard). Auteur de nombreux livres et articles, il vient de publier les deux premiers tomes d'un ouvrage intitulé «L'avènement de la démocratie» (Gallimard, 2007).

Temps d' Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.

yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



L'IMPOSSIBLE ENTRÉE DANS LA VIE

Marcel Gauchet

LECTURES

TEMPS D' ARRÊT

yapaka.be

L'impossible entrée dans la vie

Marcel Gauchet

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de l'enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Cette publication reprend l'intervention de Marcel Gauchet présentée le 13 janvier 2007 dans le cadre d'une conférence organisée par le Collège Européen de Philosophie Politique de l'Éducation, de la Culture et de la Subjectivité.

Marcel Gauchet est philosophe, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et responsable de la rédaction de la revue «Le Débat» (Gallimard). Auteur de nombreux livres et articles, il vient de publier les deux premiers tomes d'un ouvrage intitulé «L'avènement de la démocratie» (Gallimard, 2007).

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 11.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be

Comité de pilotage:

Jacqueline Bourdouxhe, Guibert Denis, Françoise Dubois, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Patricia Piron, Philippe Renard, Reine Vander Linden, Jean-Pierre Wattier.

Coordination:

Vincent Magos assisté de Laurie Estienne, Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.

Sommaire

Introduction	5
La révolution du lien social	9
L'enfant du désir	15
Qui désire?	19
Le nouvel idéal des parents	23
La constitution de l'identité subjective	27
La redéfinition des âges de la vie	33
De l'éducation à la formation	35
L'enfance mythifiée	39
Rester jeune	41
Précisions:	
• Une possible aliénation aux origines de l'enfant du désir	45
• L'économie en tant que seule contrainte légitime et seul principe de réalité.	47
• La différence entre l'enfant du désir, l'enfant des sociétés traditionnelles et les enfants issus de l'immigration.	49
• La nature exacte des nouvelles pathologies liées à cette mutation anthropologique.	52
• La famille monoparentale et le foyer de trouble qu'elle est susceptible d'engendrer	55
• Le caractère exclusivement féminin du désir d'enfant	57
Bibliographie	61

Une remarque préliminaire en guise d'introduction. Il procède de la conviction, basée sur l'observation – selon laquelle nous sommes témoins de quelque chose qu'il faut bien appeler une mutation anthropologique: l'avènement d'une nouvelle humanité. Ce n'est d'ailleurs pas un sentiment sans précédent dans l'histoire. Tocqueville, en son temps, l'avait déjà exprimé, sur la base de ce qu'il avait pu observer aux États-Unis. La démocratie, dit-il en substance, est l'avènement d'une nouvelle humanité. Eh bien, je crois que ce mouvement se poursuit, se vérifie, s'amplifie, et que nous avons à essayer de comprendre ce qui arrive à l'humanité dans nos sociétés du fait de leur mouvement. Ce phénomène, les psychanalystes, les «psy» au sens large, sont bien placés pour le constater du point de vue clinique qui est le leur. Mon poste d'observation personnel se situe plutôt du côté des problèmes posés par l'éducation dans le monde contemporain. Les deux perspectives se rejoignent. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes confrontés à la même question de fond: ce que nous pensions connaître de l'humanité et de ses ressorts a changé à grande vitesse. Pourquoi cette mutation? À quoi correspond-t-elle?

J'ai eu l'occasion, il y a déjà un nombre respectable d'années, de tenter d'apporter une première réponse à ces questions en les liant au processus d'individualisation contemporain et à ce que ce processus d'individualisation change quant au mode d'être en société. Je continue de croire que cette perspective apporte des éclaircissements importants sur les modifications profondes, d'ordre anthropologique, dont nous sommes témoins. Ce dont je vais vous parler aujourd'hui relève d'une autre manière

de répondre à la même question, en la prenant sous un autre angle, à savoir la métamorphose des conditions de constitution de l'individualité concrète, pour employer la formulation la plus générale qui soit. La métamorphose, pour être tout à fait précis, des conditions de venue au monde et des conditions de l'entrée dans la vie dont nos sociétés actuelles sont le théâtre.

Sous cette perspective, l'hypothèse que je voudrais envisager et discuter avec vous, donc, est la suivante: ce qui a fondamentalement changé au cours des trente années qui viennent de s'écouler, ce sont, d'une part, les conditions sociales et psychiques dans lesquelles les enfants sont attendus, conçus, procréés, mis au monde, et ce sont, d'autre part, les conditions sociales et psychiques dans lesquelles il revient à ces enfants de grandir, d'être éduqués, de devenir adultes et de s'inscrire dans la société. Mesure l'écart par rapport au bébé freudien ou par rapport à ce que voulait dire «être adolescent» il y a un siècle, en 1907, et vous aurez au moins une partie de la réponse à cette question de la différence de manière d'être personnelle, et de la différence aussi des difficultés d'être auxquelles nous sommes quotidiennement confrontés. Telle est l'idée que je voudrais défendre. Tels sont les changements qui fondent à parler, à mon sens, de «mutation anthropologique».

Je m'empresse de dire, pour en terminer avec ces remarques préliminaires, que ces changements ne sont pas les seuls à prendre en compte. Il y en a d'autres à analyser. Je ne mentionne qu'une série d'entre eux, parce qu'elle est assez évidente: celle qui touche à l'existence corporelle. Nous avons un nouveau corps. Je

vous renvoie sur ce chapitre à un livre qui donne beaucoup à penser, *L'avènement du corps*, d'Hervé Juvin, paru en 2006. Je vous renvoie en outre à un ouvrage d'un auteur que je n'ai pas vraiment l'habitude de citer, *Hominescence*, de Michel Serres. Si l'on met à part le charabia de la « french theory », on trouve dans ce livre des indications très fortes sur le nouveau corps qui nous est donné – mais vous verrez en cours de route que ce problème de la nouvelle expérience corporelle du sujet contemporain a directement à voir avec notre objet puisqu'une partie de ce qu'il s'agit d'interroger, ce sont les retombées de la vie longue et de son impact psychique.

Je voudrais commencer par identifier, plus clairement que je ne l'ai fait dans les deux articles du numéro du *Débat* sur «L'enfant problème», le foyer commun de cette métamorphose.

La révolution du lien social

Pour le dire d'une proposition abrupte, la révolution fondamentale de notre temps qui se tient derrière cette mutation anthropologique, c'est une révolution du lien social. C'est elle qui a déterminé la désinstitutionnalisation de la famille, c'est-à-dire cet événement énorme dans l'histoire humaine qu'est la disparition des liens de parenté comme liens sociaux de plein exercice. La famille a cessé de remplir la fonction d'institution, dans la plénitude du terme, en ceci qu'elle n'est plus un rouage de l'ordre social: on ne lui demande plus de contribuer à la fabrication du lien de société. La famille n'est plus ce qu'elle a archi millénairement été: la cellule de base du fonctionnement de la société. Elle n'a plus rien à faire avec l'organisation publique, elle est devenue rigoureusement privée, dans un sens qui nous oblige même à redéfinir cette notion de privé.

Deux mots sur cette révolution du lien social, sur cette révolution des conditions dans lesquelles se constitue un monde collectif. Elle nous renvoie en direction du politique. Nous assistons au parachèvement de la révolution moderne du politique, entamée depuis cinq siècles. Entendons la révolution du politique selon la sortie de la religion, selon la structuration autonome du collectif, par opposition à l'ancien mode hétéronome religieux de définition des sociétés. L'essence du politique moderne peut se ramener à une simple proposition: le monopole, non pas simplement de la violence légitime – selon l'illustre formule

– mais du lien politique. Eh bien, s’il est un trait frappant de l’évolution tout à fait récente de nos sociétés, c’est que ce travail de monopolisation dont le principe a été posé dès la fin du XVI^e siècle s’est achevé pour de bon, dans le sens donc où ce qui constitue proprement le lien entre les êtres, ce qui les tient ensemble, est passé entièrement du côté du politique.

Cela se traduit par un phénomène qui n’est pas en lui-même nouveau mais qui atteint un degré qu’on ne lui connaissait pas, la dissociation de deux sortes de liens entre les êtres. Les liens constituants obligatoires, ceux qu’on ne choisit pas et qui s’imposent à vous, qui sont du côté du politique, et les liens libres, qui sont à la disposition des individus, et qui définissent ce qu’on appelle communément la société civile.

Ces liens sont libres parce qu’ils sont portés en fait par l’infrastructure politique. Ce mot d’infrastructure mériterait une longue justification, je me contenterai d’une observation. En effet, l’achèvement de la monopolisation du lien politique a fait passer le politique en position d’infrastructure, ce qui trompe sur sa position dans la société contemporaine, où l’on croit très communément qu’il a disparu. Il n’a pas du tout disparu, il a simplement changé de place. Il n’est plus ce qui commande par en haut, il est ce qui soutient par en bas. Au point qu’on peut ignorer qu’il est là... à ses risques et périls!

Si nous jouissons aujourd’hui d’une liberté sans égale dans l’histoire de nouer les rapports que nous voulons, avec qui nous voulons et comme nous le voulons – puisque la seule norme qui existe se réduit au consentement entre les per-

sonnes –, c’est dans la mesure où nos relations de tous les jours avec nos pareils ne sont pas en charge d’établir le lien social, cette charge de constituer le lien social étant remplie par ailleurs. C’est vrai notamment de la famille et c’est la clé de ses changements. C’est ce qui l’a rendue informelle et affective au lieu d’être institutionnelle, avec les contraintes de rôle que supposait l’institution. Institution que la famille était restée malgré tout, même sur un mode de plus en plus conflictuel et affaibli, jusqu’il y a peu. Pour mesurer la portée de cette évolution, il faut faire l’effort de se distancier du présent pour retrouver ce que représentait, hier encore, la prégnance de la parenté dans la vie sociale.

Dans l’ordre de la parenté s’incarnait l’institutionnalisation de la contrainte de reproduction de la collectivité. L’essence du social, par rapport à l’individuel, c’est la perpétuation dans le temps. Une société existe dans la mesure où elle dure par rapport à la vie brève de ses membres. Une société n’existe que dans la mesure où elle est capable de se perpétuer biologiquement. C’est cette continuité temporelle passant par le devoir de reproduction qui se matérialisait dans la famille. Elle avait pour mission d’engendrer des nouveaux venus destinés à remplacer les morts et de produire des êtres pour la société, en faisant passer ces nouveaux venus de la nature animale qui est la base de notre humanité à la culture, à l’existence selon les règles de la collectivité.

C’est cela qui a disparu corps et biens avec la famille institutionnelle. Notre société a cessé de s’organiser autour de la contrainte de se reproduire. Il en résulte aussi bien cet autre phénomène si spectaculaire du contemporain qu’est

l'émancipation de la sexualité ou des sexualités. C'est de la même source que découle semblablement le parachèvement de l'émancipation des femmes puisque c'est sur leur assujettissement que reposait l'institutionnalisation de la contrainte de reproduction. Si la sexualité est devenue libre, c'est parce qu'elle a complètement changé de statut du point de vue de la vie sociale. La sexualité n'est plus une question intimement liée à l'existence même du collectif et contraignante par là-même, elle est intégralement à la disposition des individus, elle ne regarde qu'eux. La collectivité n'a pas à en connaître.

Conséquence immédiate, la reproduction de nos sociétés, du point de vue biologique et du point de vue culturel, est devenue un problème, un problème qui ne fait que commencer.

Autre conséquence du même phénomène, la maturité s'est effacée. La maturité, soit ce qui donnait sens à l'âge adulte. La maturité, avant d'être un fait d'âge, était un fait social. Elle consistait dans la prise en charge de cette contrainte de la reproduction, soit la charge de famille, la charge de perpétuer la collectivité qui justifiait chaque existence comme le maillon d'une chaîne destinée à se prolonger. Voilà, soit dit au passage, la racine du surgissement, si frappant dans l'actualité récente et la sensibilité contemporaine, de la question existentielle du sens de la vie. Seule se pose la question du sens de sa vie, un individu dont la vie n'est que pour lui-même, alors que jusqu'il y a peu, le sens de la vie, c'était tout simplement la perpétuation de la vie. Une vie qui certes passe par vous, mais qui est destinée à porter infiniment plus loin que vous. Nous touchons ici, avec l'effacement de ce

qui faisait de l'état adulte le faite de l'existence, à un élément clé de la redéfinition des âges de la vie. Nous sommes les premiers à ne pas être requis de mettre nos vies au service de l'existence même de la société dans sa transcendance temporelle. Comment la représentation de leur cours pourrait-elle ne pas en être affectée ?

L'enfant du désir

Je vais maintenant examiner l'une après l'autre ces deux métamorphoses de la venue au monde et de l'entrée dans la vie.

On peut résumer d'une expression ce statut inédit du nouveau venu en parlant de l'enfant du désir. Son avènement est fonction de ce changement de statut de la famille. L'enfant du désir, c'est l'enfant de la famille privée, intimisée, désinstitutionnalisée, informelle, qui n'a d'autre raison d'être que l'épanouissement affectif de ses membres. On fait un enfant non pour la société, pour la perpétuation de l'existence collective, mais pour soi et pour lui-même. Je souligne la présence des deux faces qui recouvre en réalité une contradiction, une tension vitale. La venue de l'enfant, idéalement parlant en tout cas – c'est le nouvel idéal social en la matière – n'a de sens que s'il est désiré. L'horreur en ce domaine, c'est la contrainte ou le hasard.

Je laisse complètement de côté tout ce qui concerne les transformations contemporaines de la maîtrise de la fécondité et les nouvelles conditions de la procréation, ce sont des choses bien connues. Ce qui m'intéresse, au-delà de ces évolutions pratiques, ce sont les processus psychiques à l'œuvre, du côté des parents bien entendu, mais aussi du côté de l'enfant qui advient dans ces conditions.

L'enfant était le fruit de la nécessité de la vie qui se poursuit, de l'indispensable perpétuation

de la lignée, il devient le fruit du désir singulier, personnel, de ses parents, un désir portant sur sa singularité d'individu. Je souligne ce point car la notion d'enfant du désir peut faire naître l'équivoque. L'enfant du désir est le contraire de l'enfant du désir sexuel avec ses conséquences inattendues, hasardeuses, non désirées. Le désir dont il s'agit est et doit être un désir concerté d'enfant, né de la maîtrise du désir sexuel, utilisé en l'occurrence comme un instrument.

Il se joue ici tout un problème du sexuel dans la procréation qui est de la plus grande conséquence pour la reconfiguration de la sexualité dans notre monde. Il y a une sexualité qu'on pourrait dire récréative, à la disposition des individus, dont ils font ce qu'ils veulent, et puis, attention, ne mélangons pas tout, il y a une sexualité sérieuse, celle qui débouche sur la reproduction. Cette dissociation emporte les plus grandes conséquences pour l'image de l'enfant dans ses rapports avec la sexualité. Elle n'est sans doute pas étrangère à la crainte fantasmagorique du pédophile qui hante l'imaginaire contemporain et la véritable phobie qui pousse à séparer absolument l'enfant de la sexualité dans les représentations. Comme si l'enfant issu de la sexualité procréatrice ne devait en aucun cas être exposé à la sexualité récréative.

Ce nouveau statut de l'enfant du désir a sa traduction culturelle dans la nouvelle façon de prénommer les enfants. Un point qui mériterait à lui seul une étude approfondie. Le prénom valait intégration dans une lignée, dans un héritage, dans une tradition. D'une manière ou d'une autre, il était conçu pour lier aux ancêtres, selon différents systèmes ou sous-systèmes culturels

particuliers. Il est désormais le fruit de la créativité des parents et le produit d'une mode. Il paraît annuellement en France un livre très curieux à regarder qui s'appelle «La cote des prénoms». Il suffit de le parcourir sur quelques années pour voir que cette cote obéit, pour l'essentiel, à une actualité qu'on ne soupçonnerait pas de prime abord, qui est celle des séries américaines qui passent à la télévision.

Si l'on songe que le prénom est le signifiant, dans une acception pour une fois exacte du terme, du désir des parents dans l'existence de l'enfant, le signifiant à partir duquel, durant toute sa phase de constitution, consciemment ou inconsciemment, l'enfant va interroger le legs qui lui vient de ses parents, je pense qu'il ne serait pas sans intérêt d'explorer les incidences psychiques de ce nouveau rôle du prénom. Dans quoi mes parents m'ont-ils inscrit ? À quoi m'ont-ils lié ? Et ce d'une manière que par excellence je n'ai pas choisie ! Les psychanalystes devraient avoir des choses à nous raconter à ce propos.

Car il faut bien poser la question : qu'est-ce qui résulte de ce désir générateur désormais installé au centre de l'acte de procréation ? Qu'est-ce qui en résulte pour les parents vis-à-vis de l'enfant ? Qu'est-ce qui en résulte plus encore pour l'enfant vis-à-vis de ses parents ?

Qui désire ?

Au passage, une question pratique que je livre à la sagacité des praticiens, mais à propos de laquelle je me permettrai, sans attendre leur réponse, de formuler une petite hypothèse qui me semble de nature à éclairer un certain nombre de traits de notre actualité. Qui désire ? Les parents, mais lesquels ? L'image idéale, abondamment cultivée par toute une littérature spécialisée, est naturellement l'accord des désirs des parents au sein du couple, valant ratification de l'entente intime des cœurs.

Dans les faits, ce que l'on constate, semble-t-il, c'est qu'il y a en la matière une divergence marquée du désir féminin et du désir masculin. Dans les faits, ce sont les femmes qui désirent des enfants, alors que leurs conjoints suivent en renâclant plus ou moins, pour employer une expression prudente. C'est sur ce front que se joue l'écroulement final du principe patriarcal. La domination masculine culminait dans le pouvoir de faire des enfants à une femme – un trait que l'on peut encore observer dans beaucoup de cultures à travers le monde aujourd'hui, en dehors du monde occidental.

C'était cela qui fondait la figure du patriarche comme géniteur fécond. Il se joignait à cette puissance la responsabilité d'assurer l'existence de femmes et enfants sur le plan matériel, soit l'exercice du rôle de « chef de famille », une notion qui était encore en grand usage jusque dans les années 1960 et dont vous observerez qu'elle ne

veut plus rien dire aujourd'hui. Le chef de famille, le magistrat paternel, le père dans sa figure forte, était celui sur qui reposait la responsabilité de la cellule familiale vis-à-vis de la société globale. Il se tenait à l'articulation de la société domestique et de la grande société. Il faisait le lien. La désinstitutionnalisation de la famille a vidé cette fonction de sens. Ajoutons-y la vocation des femmes à l'auto-suffisance matérielle par le travail et l'on obtient à l'arrivée ce fait capital: l'éclipse de la fonction paternelle. Un fait que tous constatent, mais dont la mesure ne me semble pas avoir été prise. Le problème n'est pas de célébrer ou de contester le principe paternel, mais de saisir les motifs de sa liquidation et leurs implications.

Il ne s'agit pas que d'un fait social. Les choses vont infiniment plus loin et plus profond. Il s'agit également d'un fait libidinal. La procréation n'a plus de sens du point de vue masculin. Elle n'en a que par association au désir féminin. Dans la plupart des cas, c'est en effet la résignation par amour qui aboutit au désir masculin, raccroché à celui de sa compagne (je laisse de côté les conflits et l'éclatement des couples qui se jouent fréquemment autour de cette épreuve). Et dans un nombre non négligeable de cas, cette initiative procréatrice signifie domination féminine. Il est permis de parler de matriarcat au sens psychique, en ce point, les femmes étant celles qui portent à la fois le désir d'enfant et l'autorité dans les familles. Leur rôle maternel est le seul à pouvoir justifier des prérogatives du type de celles qu'on appelait «paternelles». Il n'est pas excessif de dire que l'évolution va vers un type de familles où les mères sont en même temps les pères tandis que le géniteur n'a qu'une existence résiduelle. Il est au mieux un étai du pivot

maternel, sans fonction psychique et symbolique distincte. Mais cette maternité qui tend à absorber la paternité n'est plus du tout la même que celle qu'on connaissait. C'est par ce constat de renouvellement qu'il faut commencer l'analyse de ses effets.

Le nouvel idéal des parents

Qu'est-ce donc qu'un enfant du désir? La question est double: quelles sont les attitudes qu'induit chez les parents ce désir? quels sont ses effets sur l'enfant?

En ce qui concerne les parents, deux traits principaux me semblent à retenir.

1. L'enfant du désir implique d'abord un désir changé quant au bonheur de l'enfant. En soi, la chose n'est pas du tout nouvelle, évidemment. Les parents ont toujours voulu le bonheur de leurs enfants. Mais il y a une grande différence entre la façon dont ils concevaient ce bonheur et la façon dont ils le conçoivent aujourd'hui.

Le bonheur, dans l'esprit des parents de la famille institutionnelle, jusqu'à tout récemment, c'était celui d'un enfant qui ferait son chemin dans la vie en étant bien armé pour la vie sociale. La mission de la famille était donc de l'adapter à cette existence pour la société qui était la condition de son bonheur. Il s'est produit à cet égard un renversement complet qui, du point de vue de l'éducation, est un des changements les plus importants que nous ayons aujourd'hui à gérer. Le bonheur idéal de la famille informelle, c'est le bonheur intime par la protection contre la société. La fiction psychologique, alimentée par une littérature nombreuse, est que l'enfant,

une fois épanoui par devers lui-même, sera armé pour faire son chemin dans la vie.

Le soutien inconditionnel des familles d'aujourd'hui à l'égard de leurs rejetons va de pair avec une difficulté constitutive d'accepter la règle de base de la vie sociale qui est l'impersonnalité. Du point de vue de la vie sociale, nous sommes tous interchangeables et encore plus dans des sociétés égalitaires. N'importe qui vaut n'importe qui et doit être traité comme n'importe qui : tel est le principe d'impartialité que la règle veut voir régner envers chaque individu. De là, à l'intérieur de la famille actuelle, une relation contentieuse avec cette société qui ne livre pas à ses membres la reconnaissance qu'ils sont en droit de demander – et pour cause, puisqu'encore une fois, la vie sociale est fondée sur l'indifférence à ce que vous êtes en particulier.

Il existe sur ce chapitre un grand flottement dans les lectures contemporaines de la demande de reconnaissance. Sans doute la société peut-elle et doit-elle veiller à reconnaître leur égale dignité à ses membres dans toutes les situations. Mais la reconnaissance de la dignité porte sur la dignité de chaque humain en tant qu'humain, comme n'importe qui ; elle n'a rien à voir avec la reconnaissance de l'identité singulière de tel ou tel être.

C'est pourquoi les politiques dites de la reconnaissance échouent systématiquement à satisfaire la demande qui leur est adressée, parce que cette demande ne porte pas en réalité sur l'égale dignité, avec ce qu'elle implique d'indifférence à l'identité des êtres ; c'est une demande de reconnaissance de la singularité des êtres. Demande qu'aucune société, *a fortiori* une société démocratique,

rationnelle, légale, n'est en mesure de procurer à ses membres.

La famille est devenue de ce point de vue un foyer de contestation des règles du fonctionnement de la vie sociale dont le point d'application électif est l'école. Le reproche interminable, indéfini, inépuisable, auquel il n'y a pas de réponse, des parents contemporains à l'égard de l'école est que, en tant qu'institution, elle méconnaît, elle ignore, elle refoule, elle piétine la reconnaissance due à la singularité de leurs rejetons.

2. La transformation entraînée par l'enfant du désir du côté des parents comporte un autre aspect non moins important. Je le pointais plus haut, l'enfant est désiré pour lui-même en même temps que pour soi. Pour lui-même dans sa singularité, dans son individualité particulière. D'où l'extraordinaire passion de l'autonomie de l'enfant qui caractérise les démarches éducatives spontanées des parents dans la famille informelle contemporaine. Tout doit être fait pour faire aller l'enfant vers son autonomie, ce qui veut dire que la charge du parent est de faire exister une autonomie qui n'existe pas. L'enfant, c'est sa définition, n'a pas, en effet, les moyens de l'autonomie à laquelle il s'agit de le faire advenir. D'où le partage, le dilemme, la tension des parents entre l'hyper-protection et l'abstention. Tantôt prévaut la substitution, littéralement, à l'enfant, pour faire comme s'il était autonome. Tantôt, c'est le laisser-faire qui l'emporte puisque tout dirigisme intempestif peut aboutir à tuer dans l'œuf l'autonomie dont il doit être capable. Cela donne un parent qui a peur de lui-même, en peine de se situer, avec de très grandes conséquences éducatives. Celles-ci sont loin d'être homogènes,

cela dit. Elles présentent de notables différences selon les classes sociales.

Il me semble que la racine de l'inégalité nouvelle, en matière de «capital social», telle qu'elle incube dans le laboratoire des familles, se situe ici. Pour le dire très schématiquement, en durcissant le trait, les milieux privilégiés sont beaucoup mieux armés face à cette tension entre abstention et intervention, ils savent négocier la tension; les milieux populaires y ont beaucoup plus de peine. Les attitudes les plus démissionnaires à l'égard des enfants s'observent clairement aujourd'hui dans les classes défavorisées. C'est un renversement spectaculaire. Jusqu'il y a deux décennies peut-être, toutes les observations des éducateurs de tous ordres sont convergentes sur ce point, les milieux populaires avaient une attitude répressive en matière d'éducation, quand les milieux éduqués tendaient vers une attitude permissive, avec tous les dégradés, les nuances, les complications qu'il faut faire intervenir dans un tel tableau.

Aujourd'hui, c'est l'inverse. Les milieux éduqués savent mieux faire passer la contrainte et la limite à l'égard de leurs enfants, quand, face à cette contradiction du parent de l'enfant du désir, les milieux populaires sont désarmés et impuissants. Ils adressent d'ailleurs une demande grandissante aux institutions de faire le travail à leur place – «nous, on ne sait pas faire».

La constitution de l'identité subjective

J'en viens à l'autre face du problème: du côté de l'enfant, qu'est-ce qui résulte d'être désiré, de naître enfant du désir? Je me concentrerai sur ce qui me semble le plus important, c'est-à-dire ce qui regarde un processus de constitution de l'identité subjective qui nous restait caché, car il allait de soi. En devenant problématique, il est également devenu accessible à l'analyse.

Je laisse de côté un point qui n'est pourtant pas négligeable par ses retombées, à savoir l'advenue à l'autonomie dans la dépendance. L'aspiration à l'autonomie passait, chez l'adolescent, par la conquête de l'indépendance vis-à-vis de ses parents. Changement non négligeable, l'autonomie n'apparaît aucunement incompatible, désormais, avec la dépendance envers ses parents, au contraire. Somme toute, la bonne manière d'être autonome, c'est d'être sustenté dans l'existence par une instance extérieure pas trop pénible à supporter. Cette initiation aux avantages de la liberté sans l'inconvénient majeur que représente la nécessité de pourvoir à ses moyens de subsistance n'est pas sans conséquence. Elle pourrait bien être en train de prendre valeur de modèle, en entraînant une révision des idéaux de la vie sociale en général dont on n'a pas fini de mesurer les effets.

Je passe de la même façon sur les dilemmes dont ce désir est source pour l'enfant. Point n'est

besoin de se demander d'où lui vient la question. Ce désir est devenu un objet de culture, à part entière, omniprésent dans le désir social, dont le discours des parents. On disait communément jadis que nul ne pouvait être sûr d'être l'enfant de son père; le fantasme culturellement consacré était de ne pas être l'enfant de ses parents. Aux psychanalystes de nous dire ce qu'il en est aujourd'hui du roman familial, mais j'ai l'impression que le foyer de l'imaginaire s'est sensiblement déplacé. La question qui hante l'expérience infantile est d'un autre ordre, environnement oblige. Elle est l'inexorable question: ai-je vraiment été désiré? Et, pire encore, suis-je l'enfant qui correspondait vraiment au désir de mes parents? Comme il n'est pas de réponse possible à cette interrogation – sauf délirante –, il s'ensuit un doute existentiel infini qui rongé l'existence de beaucoup de nos nouveaux venus. L'analyse de ses manifestations reste largement à faire.

Tout ceci simplement signalé, à titre d'ouverture pour la discussion. J'en arrive au point qui me semble le plus important et même tout à fait capital. Ce sont pour finir les conditions de l'individuation psychique qui sont affectées par ce régime du désir. Il faut ici introduire une question à laquelle nous n'étions pas habitués et que nous allons devoir apprendre à affronter. Comment devenons-nous des individus par devers nous? Comment accédons-nous à la puissance d'individu, si nous n'avons pas la naïveté de penser que cette capacité nous est tout simplement donnée par la nature? Elle relève d'une genèse psychique. Il est nécessaire de s'avancer ici sur le terrain d'une théorie de l'individuation psychique dont nous avons à peine les premiers rudiments. Nous devenons capables de fonc-

tionner comme des individus notamment par une opération psycho-affective qui paraît au moins aussi cruciale que le processus œdipien. Si la psychanalyse nous a appris à repérer ce dernier et à en discerner les enjeux, nous sommes complètement désarmés devant cet autre axe de la constitution subjective que nous entrevoyons à partir de sa perturbation.

Je formule de manière abrupte l'hypothèse qui me semble s'imposer de manière à en faciliter la discussion.

Nous devenons individus, nous devenons véritablement des individus au sens psychique, en assumant la contingence qui préside à notre existence. Exister, c'est n'avoir pas choisi d'exister – intéressante limite à l'individualisme. Je me choisis mais je n'ai pas choisi de pouvoir choisir. Je n'ai pas choisi, évidemment, les parents dont je suis né, je n'ai pas choisi le moment où je suis né, je n'ai pas choisi la tête que j'ai – c'est très important dans la vie –, je n'ai pas choisi les aptitudes ou les inaptitudes qui me sont échues en lot et avec lesquelles j'aurai à me dépêtrer. Être un individu, devenir un individu, accéder à la puissance d'individu, c'est prendre en charge cette contingence dans la singularité et la solitude qui s'y attachent.

C'est cela qui fonde notre capacité d'indépendance psychique, notre capacité à faire avec ce que nous sommes, c'est-à-dire ce que nous n'avons pas choisi. C'est en ce point que se joue pour une part décisive la constitution de l'identité personnelle, dans son double aspect de sentiment de ce que l'on a d'irréductiblement singulier et de sentiment que ce que l'on a de singulier

est parfaitement contingent donc relatif. Nous ne sommes pas enfermés dans cette singularité, c'est tout le contraire. Nous ne la possédons et nous ne la subissons que dans la mesure où nous sommes décentrés par rapport à elle.

Il est permis de dire, je crois, que les conditions de cette épreuve d'assomption de la singularité et de la contingence sont brouillées chez l'enfant du désir. La contingence qui préside à toute existence est recouverte pour l'enfant du désir par une nécessité fantasmatique aussi profonde et puissante, peut-être, que ce que l'on a pu décrire en psychanalyse sous le nom de fantasme de l'origine. Ce n'est plus : je suis mon propre auteur, mais : je ne suis pas le fruit du hasard, j'ai été désiré comme je suis.

À partir de ce noyau de conviction, ce sont les conditions mêmes de l'individuation qui sont touchées. Impossible, ou très difficile, de se dégager de cette adhésion primordiale à ce qui fait de vous ce que vous êtes. Très problématique, de même, de se distancier jamais de ce désir autre qui soutient votre identité, puisqu'il est celui qui la justifie pour ce qu'elle est.

En prenant du recul, on peut reformuler l'idée sous un autre angle, en replaçant le phénomène dans son contexte social : l'entrée en possession de soi-même est perturbée par la manière dont l'enfant est précocement reconnu dans son individualité singulière. La reconnaissance de l'individualité joue contre la capacité de devenir individu. Pour le ramasser dans une formule : l'individualisation, fait social, se retourne contre l'individuation, fait psychique. L'individualisation se retourne contre la formation de cette capacité

fondamentale de disposition de soi-même hors de laquelle la liberté de l'individu n'a pas grande portée.

Telle est l'épreuve inédite que notre temps vient ajouter au répertoire déjà bien fourni des difficultés d'être.

La redéfinition des âges de la vie

Il se trouve par ailleurs, c'est le second volet de la réflexion, que l'enfant né sous ces auspices inédits est appelé à grandir et à entrer dans la vie dans un contexte lui aussi profondément transformé. Il est transformé du fait notamment d'un facteur massif, en grande partie indépendant de ceux que nous avons considérés jusqu'à présent, l'allongement de la durée de la vie, avec la redéfinition des âges de la vie qui s'ensuit. Mais si ce facteur a une consistance biologique et sociale propre, il n'en recoupe pas moins par plusieurs côtés les données que nous avons déjà croisées. Il s'entrelace avec elles. Je ne pourrai pas en examiner tous les aspects, mais si j'avais le temps d'être complet, ce serait un travail indispensable. Je laisserai de côté deux choses qui resteront l'implicite du propos.

Je laisserai de côté, d'abord, les relations de l'ordre de la parenté avec l'ordre des âges dans la société. Je laisserai de côté, ensuite, la question du sens de l'âge dans nos sociétés, d'une manière générale – le sens des âges du point de vue de la société dans son ensemble, mais aussi le sens de l'âge pour les individus. On ne peut pas tout traiter. Là aussi, je m'en tiendrai au principal.

Je ne vais pas non plus m'étendre sur les données factuelles du problème. Elles sont bien connues en raison de leurs incidences concrètes.

De l'éducation à la formation

tes sur le problème sensible des retraites. Tout le monde sait, pour ramener le problème à la donnée qui compte, que sur un siècle, de 1900 à 2000, les ressortissants du monde occidental développé ont gagné en gros 30 ans d'espérance de vie à la naissance.

Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas ces faits eux-mêmes, sur lesquels une documentation excellente et abondante existe, mais l'impact anthropologique du phénomène. Une vie longue a forcément quelques effets sur ce qui se passe dans la tête de ces êtres qui ont à envisager cette durée ouverte devant eux. Le phénomène ne peut pas ne pas modifier les perspectives de ceux qui ont cette vie à vivre; il ne peut pas ne pas modifier la façon dont ceux qui ont la responsabilité de les élever estiment devoir les y préparer. On n'entre pas de la même façon dans une vie qui vous donne 20 ou 30 ans d'horizon et dans une vie qui se présente avec 60, 70 voire 80 ans devant vous. Car une jeune femme de 20 ans a aujourd'hui raisonnablement 80 ans devant elle, compte tenu de ce que l'on sait des conditions de l'accroissement de la durée des existences. C'est impressionnant.

Il s'ensuit en effet un changement fondamental dans la manière dont nos sociétés conçoivent et aménagent la période initiale de formation et d'entrée dans l'existence de leurs jeunes ressortissants. Sans surprise d'ailleurs, le trait le plus frappant immédiatement de la redéfinition au cours de l'enfance et de la jeunesse est l'allongement de cette période préparatoire de l'existence placée sous le signe de l'éducation. Il existe une forte demande sociale en faveur de l'accroissement de la durée de la scolarité et il se manifeste partout une forte répugnance pour le travail des enfants, qui est devenu même une sorte de tabou humanitaire très révélateur. Elle se prolonge dans une répugnance de plus en plus marquée pour le travail des adolescents, qui rend problématique les stratégies éducatives de lien avec un apprentissage de métier.

Confusément, de manière assez consensuelle en dépit des différences culturelles d'une société à l'autre, pour rester dans le cadre européen, il est entendu qu'avant 25 ans, l'état normal est celui du jeune qui se prépare à l'existence à part des activités des adultes avec, de ce point de vue, une forte solidarisation dans la conscience sociale de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse. La phase initiale de l'existence doit être consacrée à l'accumulation de ressources et de moyens en vue d'une vie très longue, donc d'une vie indéfinissable quant à ce qu'elle sera.

D'où nos problèmes sur le terrain éducatif: d'un côté une grande force de la demande éducative, de l'autre côté une difficulté tout aussi grande, si ce n'est une impossibilité, de définir le contenu de l'éducation adéquate à cette demande. Je crois d'ailleurs, ce n'est pas le sujet d'aujourd'hui mais je le marque au passage, que tant que l'on ne raisonnera pas en fonction de ce foyer, on s'exposera à des mécomptes répétés dans le domaine des politiques éducatives. C'est de cet état des mentalités qu'il faut partir pour aménager au mieux les réponses à cette demande.

Il s'ensuit l'apparition d'une idée nouvelle de l'éducation qui pourrait être à la hauteur de cette anticipation prodigieuse qu'elle doit être en mesure d'affronter. Je crois qu'il faut donner à cette idée nouvelle qui se cherche un autre nom que celui d'éducation, qui est trop restrictif. Le bon mot, c'est une hypothèse provisoire que je soumets à la confrontation, me paraît être, faute d'un meilleur, celui de «formation» au sens ancien, au sens des «années de formation».

De même qu'en son temps l'éducation avait représenté un élargissement indispensable par rapport à l'étroitesse de l'instruction, de même aujourd'hui, la formation de l'individualité constitue un élargissement nécessaire par rapport à l'éducation. «Éducation», dans son concept hérité, est trop marqué par la construction des capacités de l'acteur social. Formation met l'accent sur le développement des capacités de la personne, dans l'optique d'une individualisation de la construction primordiale de soi. Son problème, ce sont les moyens de devenir soi-même, l'insertion sociale étant supposée découler dans un second temps de l'épanouissement subjectif.

Car, c'est une conséquence sur laquelle il faut insister, il résulte de l'allongement de la vie une individualisation radicale des perspectives existentielles. Cet allongement suscite une compréhension de l'existence comme histoire personnelle, désolidarisée par ses horizons lointains d'un avenir collectif par essence inconnu. Grande difficulté du point de vue d'une démarche de réflexion sur l'éducation, là aussi, qui est toujours fonction d'une masse d'individus et qui raisonne en fonction des besoins de la société, comme on dit couramment. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Ce dont il s'agit, c'est des horizons personnels, qui n'ont rien à voir avec cet avenir collectif. Celui-ci est hors jeu puisqu'il se situe à une trop longue échéance pour être saisissable. La perspective de la vie longue, autrement dit, implique la focalisation sur le choix de soi contre toute assignation extrinsèque ou destin subi. Ce qui compte, ce n'est pas le choix d'une carrière, c'est le pouvoir de choisir. Il ne s'agit plus de préparer à quelque chose de défini au dehors dans la vie sociale, mais de se préparer à se déterminer soi-même.

Nous nous trouvons ici devant une étape supplémentaire du processus d'individualisation par intégration de la formation dans l'idée même de l'individu. La formation est ce qui procure les moyens d'être individu, du moins est-ce ainsi que les choses sont perçues du point de vue de la logique des représentations collectives. D'où l'énorme enjeu qui s'attache à la question de l'éducation, d'où la force de la demande dont elle est objet et d'où la difficulté d'y répondre.

J'ai parlé déjà de la difficulté d'en définir le contenu. Qu'est-ce qui est de nature à vérita-

blement nourrir cette capacité au choix de soi? Aucun contenu, a priori, ne paraît adéquat puisque tout contenu est en soupçon d'être périmé avant d'être acquis. Mais, question encore plus vertigineuse, l'acteur de cette formation existe-t-il, tel que la logique des représentations collectives conduit à le postuler? Il arrive régulièrement dans la vie des sociétés qu'on croie à l'existence de choses qui n'existent pas. Force est de se demander si nous ne sommes pas dans une telle configuration, si la démarche de projection dans ce futur que nous sommes obligés d'anticiper ne nous amène pas à créer un être hypothétique dont le résultat est d'écraser en pratique les nouveaux venus par une tâche qui est au-dessus des forces humaines.

L'enfance mythifiée

J'ai commencé par circonscrire l'esprit général de cette transformation de la phase initiale de l'existence. Je voudrais revenir rapidement sur les expressions plus particulières que cet esprit emprunte à chacune de ses étapes. De ce point de vue, nous pouvons parler de trois phénomènes distincts: premièrement, l'extension de la responsabilisation de l'enfance; deuxièmement, la déconstruction de l'adolescence; et, troisièmement, la liquidation de l'état dit adulte.

J'ai parlé de responsabilisation de l'enfance, dans le sens un peu particulier de la pénétration de plus en plus marquée de la préoccupation éducative. Tout est réputé, ce qui n'est pas sans paradoxe du point de vue d'une vie de plus en plus longue, se déterminer de plus en plus tôt. Cela a commencé dans les années 1970, «tout est joué à 6 ans», et maintenant les news magazine font périodiquement leur une en annonçant que c'est encore beaucoup plus tôt. Nous avons même eu droit à la formule: «tout est joué avant la naissance». Évidemment, c'est la limite au-delà de laquelle on ne peut pas remonter.

La question à poser ici est celle de la mythification de l'enfance produite par cette logique des représentations collectives, mythification qui fait de l'enfance le temps rêvé de la pure advenue à soi-même, à protéger du monde tel qu'il est. Mais est-ce là ce que demande l'enfant réel? Je crois qu'il y a de grandes raisons de penser que

non et que notre monde cache derrière son culte de l'enfant imaginaire, le fameux «enfant-roi», ce qui n'est pas faux du point de vue de la surface des comportements collectifs, beaucoup d'indifférence à l'enfant réel.

Rester jeune

En deuxième lieu, déconstruction de l'adolescence, rongée par les deux bouts. L'adolescence, c'est une construction récente qui n'a guère qu'un siècle et demi et qui ne s'est vraiment généralisée qu'après 1945. Cette construction est en train de s'éclipser du fait de l'élargissement de l'enfance à un bout et à l'autre bout, du fait de la disparition du modèle de la maturité sur lequel elle se calait. L'adolescence devient d'un côté un prolongement de cette enfance conçue comme temps, non pas de la préparation à l'existence sociale, mais de l'advenue à soi-même; de l'autre côté, l'adolescence, qui était préparation à un type déterminé de vie adulte, s'est brouillée dans sa définition avec le brouillage des contours de cette vie adulte en fonction de laquelle elle était conçue.

J'en ai parlé tout à l'heure, le contenu précis qu'il fallait mettre derrière cette notion d'«état adulte», c'était la maturité comprise en fait comme la vie sous le signe de la mort, c'est-à-dire la vie responsable sous le signe de la reproduction et de la perpétuation de la vie. La maturité dans ce sens-là, du point de vue des représentations collectives, a cessé d'exister. Il n'existe plus d'état adulte, en tant que mission imposée du point de vue des rôles sociaux, avec les bénéfices de reconnaissance sociale qui allaient avec. Sous cet angle, pour la vie adulte au sens objectif, celle donc qui se déroule au-delà de 25 ans, l'idéal n'est pas d'atteindre une maturité qui n'a plus de sens, c'est de rester jeune.

Qu'est-ce que rester jeune? Qu'est-ce qui se cache derrière cette formule qui peut paraître évidente mais qui ne l'est pas du tout? Rester jeune, c'est garder du possible devant soi. Ce qui dévalorise l'état adulte aujourd'hui dans les représentations collectives, c'est qu'il est déterminé, donc limitatif sur tous les plans. Être adulte, c'est être enfermé (au sens objectif du terme) dans des limites sur tous les plans, sentimental – un partenaire à l'exclusion des autres –, professionnel – il y a ce que l'on sait faire et donc le reste que l'on ne sait pas faire – et social – les liens que l'on a noués, les engagements que l'on a pris, vous contraignent et vous arrêtent.

L'idéal de rester jeune, c'est l'idéal de rester aussi affranchi de déterminations que possible, car une vie longue, c'est une vie faite pour être recommencée. C'est une vie qui ne peut et ne doit pas trouver sa forme définitive du premier coup, une vie par principe ouverte à plusieurs départs sur tous les plans. On comprend à partir de là que l'on puisse vouloir reculer indéfiniment l'entrée dans la vie par une peur profonde de mutiler ce possible qui appartient d'abord à la jeunesse. Bien entendu, dans les faits, c'est toute une gamme de comportements qu'il faudrait détailler ici depuis celui-là, le franc refus d'entrer dans la vie, qui est une limite pathologique, jusqu'à des évitements beaucoup plus bénins, mais non moins significatifs. Dans tous les cas, la volonté de rester jeune est à l'œuvre, au sens du maintien de la disponibilité, de l'ouverture intacte au choix.

L'idéal de la maturité, en fonction du rôle qu'il s'agissait d'y remplir, à cette idée, c'était la maîtrise de soi et l'idéal de faire de mieux en mieux

ce que l'on savait faire. Autant d'idéaux sociaux basés sur l'aboutissement, la réalisation, la plénitude dans la voie que l'on a choisie, qui perdent sens au profit de la puissance de réinvention et de recommencement. À quoi bon persister dans ce que l'on sait déjà faire? On n'a plus rien à se prouver, ni à prouver aux autres. Ce qui s'invente sur ce front, c'est un nouvel idéal de l'individu. Un individu, du point de vue de l'idéal contemporain, c'est un entrant permanent dans la vie, qui dispose de cette faculté propre à la jeunesse de tout remettre en question – la faculté qu'il s'agit par excellence, désormais, de conserver.

La question que l'on ne peut pas ne pas poser, à propos de cet idéal, c'est celle de l'existence réelle de l'individu qui vit sous son empire. Le résultat de cet idéal du «rester jeune», sans surprise, c'est la frustration, la déception vis-à-vis de ce que l'on est et la disposition à la dépression, dans une acception où la culpabilité emprunte un nouveau visage. Car la culpabilité dont il s'agit est une culpabilité à l'égard de soi. Nous sommes loin de la figure canonique d'un sur-moi social écrasant l'individu sous le poids d'une loi extérieure. Ici, tout se joue par devers soi: j'ai tout raté, je suis passé à côté. On n'a de comptes à rendre qu'à soi dans cette perspective, mais qui a dit que le soi était moins tyrannique que la figure de l'autorité sociale? Force est de constater que c'est faux. Un idéal social repris par un individu par devers lui peut être autant et plus tyrannique que la figure du commandement collectif.

Il faut ajouter au tableau, et nous bouclons ici la boucle, en revenant au point sur lequel j'en terminais avec l'enfant du désir, la faiblesse du

moi réel, la faiblesse de l'individuation qui habite par ailleurs cette individualisation sociale si frappante de la scène contemporaine. Une chose est d'être mû par l'idéal du choix de soi, autre chose est d'en avoir la puissance psychique, avec ce que cette capacité de se poser comme soi implique de détachement vis-à-vis de ceux auxquels on doit la vie et de mesure de la contingence du lien qui vous unit à vos parents. Voilà, je crois, le cœur de la nouvelle difficulté d'être à laquelle nous confronte le spectacle du fonctionnement de nos sociétés. L'enfant désiré fabrique des individus hantés par une aliénation irrévocable à leurs origines.

Une possible aliénation aux origines de l'enfant du désir

De quoi s'agit-il quant on parle de folie des origines? Ces gens formulent une plainte extrêmement précise: «Je ne sais pas quelles sont mes origines». Cela renvoie en particulier aux gens qui, dans la situation française, sont des enfants abandonnés, nés de ce que l'on appelait les accouchements sous X. L'anonymat de la mère étant garanti, l'abandon à la naissance faisait que l'enfant ignorait qui était sa véritable mère, a fortiori son père. Ces gens formulent une plainte en disant: «Tant que je ne sais pas qui est ma mère, je ne peux pas exister.» Si je ne sais pas quel est le désir dont je suis né, mon existence est impossible.

Face à cette situation, ce trouble a fini par être reconnu, avec de très grandes conséquences, par des thérapeutes épousant la cause de leurs patients, y reconnaissant une véritable pathologie. D'où il résulte la réclamation d'un droit à la connaissance de ses origines. Derrière cette demande, il faut déchiffrer la formulation d'une aliénation radicale aux origines. La possibilité d'exister de manière indépendante est totalement suspendue en fait à ce qui rend votre existence subjectivement nécessaire du point de vue de celui qui vous a donné naissance.

Ce qui soulève un grand problème, c'est le comportement de ces thérapeutes qui, au lieu de réfléchir sur la nature du discours auquel ils sont confrontés, se contentent de l'épouser sans mesurer la signification véritable qui se cache là derrière. L'admission de la proposition: «Je ne peux pas exister sans connaître le désir dont je suis issu» est une négation stricte de ce que j'ai essayé de définir tout à l'heure comme l'assomption de la contingence, comme condition de la fondation de l'identité, de l'individuation.

C'est de là, aussi respectable que soit la souffrance de ces gens, que devrait partir le travail thérapeutique. Sa visée, au lieu d'adhérer à leur discours, devrait être au contraire de le déconstruire et de l'analyser, y compris dans ce qu'il a de fou. Justement, il faut leur apprendre à exister en assumant la condition tout à fait particulière dans laquelle ils sont nés.

On pourrait dire en durcissant le trait: on peut surmonter le fait de n'avoir pas été désiré explicitement puisqu'en effet, et surtout par le passé, c'était une situation extrêmement banale. Rien que la littérature, sans aller chercher dans les annales de la clinique, nous offre à cet égard d'assez abondants témoignages. Cela se surmonte. La certitude d'avoir été désiré est probablement ce qui ne se surmonte pas.

Parce que: qu'est-ce qui a été désiré? C'est cela la question. Elle est à multiples détentes: mes parents désiraient un enfant, mais pas moi. J'ai été désiré, mais je ne suis pas l'enfant que mes parents désiraient. C'est un foyer d'incertitudes énorme. Quel était vraiment le désir de mes parents puisque je sais qu'ils en avaient un, mais

en quoi consistait-il? La présence de ce désir est par nature source de perplexité infinie alors que le fait de n'avoir pas été désiré, qui peut être assez dur à vivre dans ses conséquences concrètes, est, somme toute, quelque chose de tout à fait surmontable, du point de vue justement de la précipitation de cette épreuve de l'individuation. Eh bien oui, je n'ai pas été désiré, à moi de jouer, cela ne dépend plus que de moi.

Avoir été désiré, c'est le poids à porter de «Comment sortir de ce désir dont je ne peux jamais être sûr dans sa nature véritable?» parce que l'incertitude va de pair avec le sentiment de ce désir. Je crois qu'on pourrait aller regarder du côté des annales des Cours d'Assises. Comme vous le savez, il y a de moins en moins de meurtres dans nos sociétés, mais de plus en plus de meurtres qui se jouent dans les familles, avec une montée récente tout à fait curieuse des parricides, matricides, choses qui étaient exceptionnelles.

On a eu en France des cas de parents adorant leurs enfants et cela a fini par des meurtres effroyables. Une situation incompréhensible, nous dit-on, puisque ces parents adoraient leur enfant. Eh bien oui, justement. C'est lourd à porter.

L'économie en tant que seule contrainte légitime et seul principe de réalité

En fait, la seule contrainte légitime dans le monde où nous sommes est celle qui résulte de

la nécessité économique. Cela comporte des effets en retour qui sont très problématiques, du point de vue du fonctionnement d'une société, puisque la contrainte économique n'est pas de l'ordre d'une contrainte publique, c'est une contrainte privée parmi d'autres. Mais c'est précisément cette dimension privée qui conspire à la rendre légitime aux yeux des acteurs de nos sociétés.

Notez bien que le phénomène joue aussi dans l'autre sens. Nous avons connu en France un psychodrame instructif à ce sujet avec la crise dite du contrat de première embauche. Eh bien là, c'était exactement l'inverse. Peu importe le détail du texte de loi, mais il comportait une aberration bureaucratique là aussi bien française, une disposition qui revenait de fait à donner pendant deux ans un droit de licenciement sans motif au patron employant des gens de moins de 26 ans. Disposition qui a immédiatement été prise comme marque d'arbitraire et, l'arbitraire étant ce que culturellement les Français détestent le plus, on a assisté à une mobilisation générale de la société derrière ses jeunes. Pourquoi? Parce qu'il paraissait choquant de les exposer à l'arbitraire de la contrainte économique.

La question fondamentale, c'est celle de ce que représente exactement l'économie dans notre monde, à savoir le principe de réalité. En gros, le principe de réalité dans nos sociétés politiques, jusqu'à une date assez récente (jusqu'à la chute du mur de Berlin) en Europe, c'était la guerre, la menace militaire. Là, il y a quelque chose avec quoi on ne peut pas jouer, la défense. Disparition de l'Union Soviétique, disparition du principe de réalité militaro-stratégique et installation à la

place du principe de réalité économique. Mais ce n'est pas le même. Il n'a pas du tout les mêmes implications. Je crois que du point de vue des représentations, c'est quelque chose qui pèse très très lourd.

La différence entre l'enfant du désir, l'enfant des sociétés traditionnelles et les enfants issus de l'immigration

Le point essentiel ici est que le désir d'enfant n'est pas un invariant anthropologique qui traverserait les siècles et les civilisations. Pour la plupart des cultures avant la nôtre, l'enfantement relève de la participation à un processus vital et collectif qui assure tout simplement la perpétuation de la société. Plus on a affaire à des sociétés traditionnelles, plus la venue de l'enfant est comprise dans ses liens avec l'ancestralité. C'est tout le sens d'innombrables variétés de croyances autour de ce que représente le nouveau venu par rapport à ceux qui étaient déjà là avant. Il y a beaucoup de sociétés traditionnelles qui pensent tout simplement à un remplacement place pour place. Le nouveau venu est l'ancêtre que l'on connaissait déjà très bien.

Il faut raisonner à chaque fois de deux points de vue différents, le point de vue des parents, le point de vue des enfants. Du point de vue des parents, l'acte de procréation est un acte d'intégration dans la société et de soumission à la loi. D'ailleurs, dans beaucoup de sociétés dites traditionnelles, on est vraiment un adulte, on est

vraiment quelqu'un qui a le droit de parler à partir du moment où on est père ou mère. C'est la venue de l'enfant qui signe la maturité, le nombre d'enfants ayant une grande importance dans l'attribution d'un statut prestigieux. Ce n'est pas une aliénation au désir, c'est une soumission à la loi.

Du point de vue de l'enfant, cette conception se traduit par une sorte d'indépendance native de l'enfant à l'égard de ses parents, qui est aussi quelque chose de psychiquement très important. Certes, je suis l'enfant de mes parents, mais mes parents eux-mêmes ne sont qu'un maillon, je suis fondamentalement le descendant de mes ancêtres. Le lien à la précédence de la lignée est une ressource d'indépendance précoce pour les enfants des sociétés traditionnelles.

Ils sont responsabilisés par le statut qui leur est attribué. Ils s'entendent dire: tu es le représentant, la réincarnation – il y a toutes sortes de variantes – de tel ou tel ancêtre, il faut que tu sois digne de tes ancêtres, tes parents singuliers sont les représentants d'une nécessité qui les dépasse, et dans laquelle tu es toi-même pris. Ils sont dotés très tôt d'une sorte de «conscience sociale», si je puis dire.

Quant aux enfants issus de l'immigration, cela change tout. C'est une énorme question que l'on gagnerait à se poser plus. Qu'est-ce qui résulte du télescopage des cultures? Émigrer du Sud vers le Nord, c'est se soumettre à une culture dominante et être soi-même un ressortissant d'une culture dominée. C'est écrit dans les données objectives de la situation, on peut faire des efforts multiculturels pour dire que toutes les cultures se valent, ce n'est pas comme cela que

le vivent les gens qui font le saut. Que valent les normes que l'on amène de sa culture dans un monde de culture qui les disqualifie complètement?

Je crois que pour bien comprendre les difficultés des enfants d'immigrés, il faut comprendre la situation culturelle dans laquelle se trouvent les parents. Pour eux, notre culture signifie ipso facto une disqualification de la leur. Ce sont les parents les plus démunis, ceux qui avouent volontiers: «Nous, on ne sait pas faire». Tout le discours qui leur est renvoyé par la culture ambiante dit que leurs normes ne sont pas les bonnes. S'il y a des parents interdits, ce sont ceux-là. Je crois que cela a beaucoup à voir avec les difficultés de leurs enfants qui ne savent pas de quelle culture ils sont.

Ils viennent d'une culture dans laquelle ils continuent de baigner au travers de leurs parents sans qu'elle ait plus de sens fonctionnel pour eux, mais qui les met en porte-à-faux, néanmoins, par rapport à la culture où ils sont jetés. Plus un immigré est défavorisé, plus il tend à être enfermé dans sa culture, moins il a les moyens de s'ouvrir à la nôtre, et plus il ressent l'inadéquation de ses repères spontanés, ses enfants plus encore. Parce que pour eux, il n'y a pas non plus d'ancrage dans la culture d'origine, ancrage dont leurs parents bénéficient. Eux au moins, ils savent qui ils sont, mais leurs enfants n'ont ni cette assurance, ni l'aisance dans leur culture d'accueil. C'est une situation extrêmement difficile à vivre.

La nature exacte des nouvelles pathologies liées à cette mutation anthropologique

Au fond, les pathologies classiques, les pathologies névrotiques ou psychotiques, étaient étroitement liées au rôle institutionnel de la famille qui en faisait une famille répressive dans le cadre de la fabrication autoritaire d'êtres-pour-la-société. La famille prenait en charge les contraintes de la vie sociale à son échelle et façonnait les enfants en fonction de ces exigences. Ce que les parents ressentaient comme leur devoir jusqu'à une date tout à fait récente, c'était de faire des enfants pour la société, avec donc les effets psychiques qu'avait ce comportement autoritaire plus ou moins bien administré. Tout le monde ne savait pas très bien s'y prendre et il y avait pas mal de dégâts.

Nous sommes dans une situation complètement transformée. Le gradient du changement varie selon les lieux, mais l'évolution est très claire. La famille est devenue un refuge contre la société et, en particulier vis-à-vis des enfants, une instance de protection contre les contraintes de la vie sociale en général. La société est vue comme un monde dangereux, la pédophilie étant le symbole de ce péril extérieur attaché au monde des adultes, péril à l'abri duquel il faut mettre les enfants. La famille repose sur un ensemble de valeurs privées, individuelles, basées sur la reconnaissance des singularités, qui la distingue totalement d'une vie sociale qui, par définition, est le domaine de l'impersonnalité, surtout dans une société démocratique. Celle-ci requiert le

même traitement pour tous, elle implique donc l'anonymat de principe des relations et des règles.

Il y a antinomie entre le fonctionnement des valeurs dans le cadre familial et dans le cadre social. Le grand problème se joue là. Comment des enfants peuvent-ils apprendre dans ces conditions les règles de la vie sociale? Je crois que c'est la clé des problèmes et des pathologies. C'est le passage à l'impersonnel qui fait difficulté. On peut détailler les cas, les manières dont cela se passe, mais je crois que l'on tient là le cœur de ce qui fait de l'articulation famille-société un foyer pathogène.

Il y a d'autre part, à un niveau plus profond, tout ce qui relève des accidents du processus d'individuation. La famille, si je puis dire, est là pour être dépassée, c'est sa nature, c'est une institution à laquelle on doit échapper. C'est le meurtre du père qui a servi pendant très longtemps de symbole à cette émancipation nécessaire. Vous remarquerez que l'on ne parle plus de cela. Ces mœurs sanguinaires ne sont plus de saison. La famille n'en reste pas moins quelque chose dont on doit sortir. Mais comment peut-on sortir de cette nouvelle famille? Elle n'est pas faite pour qu'on y échappe.

Un exemple. Pourquoi la phobie scolaire? Pour la comprendre, il ne suffit pas de scruter les motivations des enfants ou des adolescents, il faut se poser la question de leurs parents. elle est fonction de l'image que les parents ont de l'institution scolaire, comme une institution où leurs enfants ne seront pas reconnus, une institution qui, par nature, ne peut pas comprendre ce qu'ils sont singulièrement. Dans ces conditions, en effet, pourquoi y aller?

Ceci dit, je précise en tout cas que je ne suis pas un fervent partisan du retour à la tradition et à la restauration de l'autorité dans la plénitude de ses attributions classiques. Je suis tout à fait pour l'émancipation des femmes, la maîtrise de la procréation, le fait que l'on s'occupe bien des enfants, mais cela ne m'empêche pas de mesurer les problèmes que font naître les progrès mêmes des principes auxquels j'adhère. De ce point de vue, je déplore l'obscurantisme qui règne aujourd'hui. C'est terrible de raisonner en disant : puisque nous sommes pour ces principes, nous devons nous interdire d'examiner les conséquences. Puisque nous sommes pour les causes, les effets ne peuvent être qu'excellents. Cette attitude définit pour moi le «néo-obscurantisme» contemporain.

Le combat des Lumières aujourd'hui consiste, à mes yeux, à analyser sans fard les dégâts causés par ce qui est ni plus ni moins une expérimentation sur l'humain à grande échelle. Nous mettons en œuvre des principes nouveaux, des modes de relations entre les êtres absolument inédits. Comment cela pourrait-il aller sans problèmes ? Il faut regarder ceux-ci et tâcher de les comprendre pour y remédier. Sur le terrain de l'éducation dont nous parlions, nous arrivons à une situation de contentieux entre les familles et l'institution qui est une impasse. Cela ne sert à rien de faire de la démagogie pro-familiale et cela ne sert à rien non plus de dire aux familles : la loi de l'institution est celle-là, vous passez sous la table et puis c'est tout.

Ce dont nous avons besoin, c'est d'y voir clair dans cette relation. L'éclairer a un enjeu d'autant plus grand que cette articulation famille-société

est aujourd'hui, je l'ai suggéré, le foyer majeur de reproduction et d'amplification des inégalités qui s'enracinent dans l'inégalité de traitement des enfants dans les familles. Pour que les choses évoluent, ces données doivent être mises sur la table. Cela suppose de regarder ce qui se passe sans interdire. Nous ne pouvons pas nous refuser de voir des choses qui nous sont désagréables à considérer, au motif que nous avons voulu les évolutions dont elles résultent.

La famille monoparentale et le foyer de trouble qu'elle est susceptible d'engendrer

Juste une observation, pour commencer, sur cette notion de famille monoparentale. On a beaucoup dit, ce n'est pas faux, que c'est un euphémisme destiné à camoufler ce qui dérange, procédé très habituel dans notre société. Ceci admis, la notion a néanmoins une signification très profonde, je pense. Si la notion est passée dans le langage courant, c'est qu'elle dit quelque chose d'important. Famille monoparentale, dans 95 % des cas, c'est une femme seule avec un enfant ou des enfants. Il y a quelques pères en situation de famille monoparentale, mais pas beaucoup. Cette situation dit quelque chose : la famille, réduite à son noyau primordial aujourd'hui, c'est la relation d'une mère et d'un enfant. Quand on a cela, on a tous les rôles possibles qui définissent une situation de parentalité. Il est implicitement reconnu dans notre société qu'une femme est en mesure d'endosser tous les rôles ; c'est ici que le constat va loin. De ce point de vue, la famille monoparentale dit la vérité de

la famille «parentale». Cela veut dire que c'est à partir de la famille monoparentale qu'on atteint la vérité des rôles familiaux actuels où ledit père est un adjuvant pas du tout nécessaire et où, de façon générale, la position maternelle est la condition d'accès à la fonction paternelle. Cela veut dire aussi, à mon sens, que ce n'est pas du côté de l'absence de père qu'il faut situer la source des problèmes. Il n'y a évidemment pas un facteur unique, au contraire, de nombreuses déterminations interviennent dont souvent la détresse sociale, qui n'arrange rien. Je les laisse de côté. Mais à l'intérieur de cette multitude de facteurs, le vrai foyer de trouble dans la situation des familles monoparentales tient au fait que l'enfant – souvent un enfant unique, pas toujours, mais il y a une prévalence de l'enfant unique dans les familles monoparentales qui est assez significative – se trouve dans une place complètement brouillée: la famille monoparentale est la famille où les enfants sont le plus individualisés dans le sens fort de cette notion. Ils sont l'alter ego de leur mère, donc un autre individu précocement individualisé. Avec en plus une confusion des rôles. L'enfant, dans cette situation, est le partenaire. C'est une situation dure à porter pour un enfant, notamment du point de vue de ce que j'essayais de pointer au titre des réquisitions du processus d'individuation. Je pense que ce sont ces enfants qui ont la plus grande difficulté à cet égard de par le rôle indispensable qu'ils jouent auprès de leur mère. Il est difficile de devenir un individu par devers soi quand on est déjà un individu dans et par sa famille. Je crois que c'est de ce côté qu'il faut chercher.

Le caractère exclusivement féminin du désir d'enfant

Nous sommes ici dans la zone obscure par excellence. On voit certes encore fonctionner une figure tout à fait traditionnelle du désir d'enfant chez les hommes: la figure machiste patriarcale. Le désir d'enfant, dans son cadre, c'est le désir de soumettre une femme en lui faisant un enfant. La procréation, c'est la domination. Cette figure traditionnelle est tombée assez en déshérence, mais comme tout continue d'exister très longtemps, on en trouve encore quelques spécimens. En général, aujourd'hui, dans le cadre de la nouvelle philosophie de l'existence, ils renouvellent l'expérience à plusieurs reprises dans leur vie. Cela fait de superbes familles recomposées, avec à la base de multiples mariages et des enfants mélangés dans tous les sens, qui font la joie des psychologues.

Dans le cas de l'homo-parentalité, nous avons affaire à un phénomène tout à fait différent. On voit bien le sens de la revendication: «Nous sommes capables de faire une famille comme les autres». Il s'agit d'une revendication sociale, dont il ne faut d'ailleurs pas exagérer les proportions, elle est relativement minoritaire et répartie très différemment selon les sexes. En pratique, l'homoparentalité concerne essentiellement des couples lesbiens. Reste que c'est une revendication symbolique très forte, une revendication d'égalité, où le désir d'enfant est le moyen d'accomplir jusqu'au bout la demande de similitude sociale. Une famille, avec enfants, comme tout le monde.

Pour le commun des hommes, si je puis dire, la question se pose encore autrement. Ce serait un sujet d'enquête extrêmement important et je suis étonné du peu d'intérêt qu'a soulevé jusqu'à présent le problème. J'ai posé la question privément à un certain nombre de psychanalystes et j'ai été surpris de leur surprise devant ma question, car elle me semble d'une grande importance. Les gens qui y sont le plus sensibles sont ceux qui s'occupent de conjugalité, en particulier des jeunes couples. La cause de la dissolution d'un très grand nombre de jeunes couples n'est autre que le désir d'enfant de la femme qui provoque la fuite de l'homme. Mais, au-delà des conflits, la question fondamentale est de savoir quel est le sens de l'enfant pour un homme aujourd'hui? Mon sentiment est qu'il se résume, dans la plupart des cas, au désir de faire plaisir à la femme aimée – motif fort honorable, d'ailleurs! Mais pour soi-même, qu'est-ce que cela veut dire? Du point de vue de l'identité masculine, aussi bien sociale que psychique, ce désir ne me semble plus constitutif.

On peut observer des pères qui s'investissent beaucoup plus qu'avant, dès le plus jeune âge, dans l'éducation de leur enfant. Mais, comme on le sait bien, ce sont des comportements minoritaires, désespérément minoritaires, en dépit des fortes incitations en ce sens-là. Quant à la motivation fondamentale qui inspire ces gens, elle me paraît être avant tout de réussir leur couple. Ce n'est pas le rapport à l'enfant comme tel qui les motive, c'est l'idéal du lien d'égalité qu'ils cherchent à établir avec leur femme. Est-ce qu'ils sont mus par un investissement libidinal spécifique pour les enfants? Je ne le crois pas. Mais ce n'est qu'une hypothèse et Dieu sait que sur ce terrain, il faut avancer avec prudence.

Quant au comportement maternel des pères vis-à-vis de leurs enfants, je crois qu'on pourrait avancer que le comportement légitime à l'égard des enfants, peu importe qu'il soit le fait d'un homme ou d'une femme, c'est le comportement maternel. La chose qui me frappe le plus, dans cette ligne, c'est que l'autorité ne peut être valablement portée que par une figure maternelle. C'est une vraie révolution.

Bibliographie

- Gauchet Marcel, *Essai de psychologie contemporaine*, in La Démocratie contre elle-même, Paris, Gallimard, «Tel», 2002.
- Gauchet Marcel, *La redéfinition des âges de la vie* in Le Débat, 132, Paris, Gallimard, novembre-décembre 2004.
- Gauchet Marcel, *L'enfant du désir* in Le Débat, 132, Paris, Gallimard, novembre-décembre 2004.
- Gavarini Laurence, *La Passion de l'enfant. Filiation, procréation et éducation à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Denoël, 2001 (nouvelle éd., Hachette, «Pluriel», 2004).
- Juvin Hervé, *L'Avènement du corps*, Paris, Gallimard, «Le Débat», 1995.
- Leridon Henri, *Les Enfants du désir*, Paris, Julliard, 1995 (nouvelle éd., Hachette, «Pluriel», 1998).
- Ottavi Dominique, *De Darwin à Piaget. Pour une histoire de la psychologie de l'enfant*, Paris, Éd. du CNRS, 2001.
- Philibert Michel, *L'Échelle des âges*, Paris, Éd. du Seuil, 1968.
- Quentel Jean-Claude, *L'Enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck, 1997.
- Serres Michel, *Hominescence*, Paris, Le Pommier, 2001 (nouvelle éd., Le Livre de Poche, 2003).
- Yonnet Paul, *Famille: Tome 1. Le recul de la mort*, Paris, Gallimard, 2007.



Tous les 2 mois, un livre de 64 pages envoyé gratuitement aux professionnels de l'enfance et de l'aide à la jeunesse (11.000 ex.)

Temps d'Arrêt – Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*

- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkey, Gaëlle Renault.*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance: qu'en penser aujourd'hui? Pierre Delion.*
- Choux, cigognes, «zizi sexuel», sexe des anges... Parler sexe avec les enfants? Martine Gayda, Monique Meyfroidt, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.*
- Le traumatisme Psychique. François Lebigot.*
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein.*
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.*
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.*
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel. Jean-Marie Forget.
- Le déni de grossesse. Sophie Marinopoulos*
- La fonction parentale. Pierre Delion*

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be

Prenons le temps de travailler ensemble

La prévention de la maltraitance est essentiellement assurée au quotidien par les intervenants en lien direct avec les familles.

Le **programme Yapaka**, mené par la Coordination de l'aide aux enfants victimes de maltraitance, a pour mission de soutenir ce travail.

D'une part, il propose un volet de formations, de conférences, d'informations via une newsletter et les livres Temps d'Arrêt aux professionnels. D'autre part, des actions de

sensibilisation visent le public (livres, spots tv, autocollants...).

Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: un tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

yapaka.be 

Une action de la Communauté Française

Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite à chaque
élève de 4ème primaire



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées... par les parents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an

SORTIE EN 2008